

debout, assis ou couchés là à ne rien faire. les trompeuses idylles de georges seurat

Wilhelm Genazino

Sur bon nombre de ses tableaux, Georges Seurat nous montre des gens en groupes, assis, couchés ou debout, sans contrainte, les uns à côté des autres, regardant tous dans une même direction. En tant que spectateurs, nous ne savons pas si ces gens se connaissent et s'ils partagent ou non quelque intérêt commun. Ceux qui regardent les tableaux ne voient pas non plus ce que fixent les personnages figurés. L'événement qui suscite leur attention est situé hors champ. Nous ne savons d'ailleurs même pas si un tel événement existe. Il se peut aussi que les gens regardent tous ensemble du même côté par hasard, peut-être par ennui, peut-être pour quelque raison de paresse ou d'oisiveté, peut-être parce qu'ils ont simplement besoin de repos ou que c'est enfin dimanche et qu'ils peuvent admettre qu'ils ne savent pas comment tuer le temps de meilleure façon et que c'est justement là que se cache la poésie du temps perdu (que personne ne peut connaître).

Parce que toutes ces questions se posent en effet, mais qu'il est impossible d'y répondre, une douce inquiétude émane des tableaux de Seurat. On pourrait aussi dire que ses peintures éveillent une sorte de méfiance: on ne saurait croire en cette tranquillité que les gens exposent avec ostentation. C'est comme si quelqu'un qui aurait voulu prendre une photo leur avait dit: vous vous asseyez dans l'herbe, vous vous détendez et vous ne pensez à rien. Exactement ce que personne ne peut faire: s'asseoir détendu dans l'herbe et ne penser à rien. Bien au contraire. C'est justement quand nous voulons nous reposer que nous pensons avec une intensité singulière aux affaires privées ou semi-privées qui nous touchent. À propos d'herbe: Seurat ne nous montre pas les gens dans des villes, à leur poste de travail ou dans leur environnement domestique. Nous les trouvons presque toujours dans des endroits qui ressemblent à des parcs, souvent aussi dans des bois à proximité de la ville, dans ces lieux qu'on appelle aujourd'hui des «zones de détente» (ou quelque autre nom de ce genre). Parfois, il y a aussi un petit lac ou un port de province.

Les gens viennent là pour ne plus être obligés de voir, ne serait-ce qu'une demi-journée, le monde «ordinaire» dans lequel ils vivent le reste du temps. Moyennant quoi, l'idylle dans une nature en partie domestiquée fait clairement allusion à ce que Seurat ne peint pas: l'industrialisation naissante, la solitude des villes dont on a très vite fait le constat, les contraintes de la promiscuité, l'exiguïté des

Georges Seurat
Une Baignade, Asnières,
détail, 1883-1884
Huile sur toile, 201 x 300 cm
The National Gallery, Londres